

Gilbert Bourson : le lierre, la foudre...

par Pascal Boulanger

Où sommes-nous, sur quelle scène, dans quelle reprise et dans quelle outrance ? Quel univers de profusion se déploie sous nos yeux, quel *Congrès*, autrement dit, quelle union / désunion de la langue amoureuse, quelle rencontre possible / impossible avec le monde se lancent sur la page ?

L'écrivain comme l'amoureux, impatiente ses doigts sur l'agrafe d'une description : celle de son désir écrit Gilbert Bourson. Et en effet, à condition de surmonter le *nihil* du nihilisme, tout fait monde.

D'ailleurs, les vieilles coulisses du théâtre du monde peuvent bien rester les mêmes, il suffit alors de se réveiller de la comédie humaine et de son mortel ennui pour que l'existence, penchée sur le signe, ne soit plus saturée et close. Il suffit de s'arracher au destin tel qu'il s'impose et cette sortie s'inaugure à partir de l'autre – le visage de l'autre – visible et invisible sous son voile ou son masque.

L'écriture baroque de Gilbert Bourson résonne dans les profondeurs musicales des choses vues, dans leurs incessantes métamorphoses et ce qui se donne à entendre, à travers élégies et lieds, ce sont d'abord de grandes singularités qui, dans l'actualité présente, font toujours corps : Homère, Properce, Catulle, Hölderlin, Rimbaud, Mallarmé... une foule de poètes pour qui le texte, tendu et intemporel, fait bruire le lierre et la foudre.

La poésie de Bourson passe aussi par l'expérience – la suspend et l'éclaire – surtout quand elle refuse, comme ici, toute concession au langage de la tribu. Elle est la combinaison d'une forme et tout autant l'invention d'un sujet lié au monde, lié à l'assaut continu des couleurs et des sonorités du monde. Il faut – *horrible travailleur* – montrer ce quelque chose qui fond sur le cœur, le comble, se retire, en passant par la main et par l'oreille pour former une *cène*, concrète et

solennelle, où l'on se perçoit autre, comme sollicité et pensé par les événements mêmes et par le surgissement épiphanique du temps.

Le signe – Gilbert Bourson a été responsable, avec Francine Bourson, de la Compagnie théâtrale *Le groupe Signes*, adaptant et traduisant pour la scène de nombreux textes, ceux notamment de Sénèque, Dante, Jarry, Lautréamont, Flaubert – le signe donc s'ordonne en syntaxe, se déplie en musique, en sonnets et en sonates. Il est un antidote à l'éclipse de la pensée et de la beauté dont les volutes chatoyantes, qui sont de l'esprit et du sang, habitent la page.

Ces pages, hors-jeu et dans le secret du jeu, cet écrivain insaisissable et inapaisable, les conçoit et les travaille depuis des années. Elles excèdent les conventions poétiques et romanesques dans l'outrance du désir et la violence d'une écriture qui ne peut se satisfaire du réalisme et de ses variantes. Souveraines, elles plongent dans un ciel étoilé et on mesure enfin aujourd'hui l'éclat d'une posture rare qui, en marge du pacte social, médite le jaillissement du poème et le passage d'un monde muet et idolâtre à un monde qui parle quand *le sensible prend l'oreille ou le regard* (Merleau-Ponty).

Pascal Boulanger

in Congrès de Gilbert Bourson - *Le chasseur abstrait éditeur.*